Pottier, Edmond

Marian Himner, volontaire polonais

Światowit 14, 17-25

1930-1931

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

MUZEUM HISTORII POLSKI

EDMOND POTTIER,
Membre de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre.

MARIAN HIMNER, VOLONTAIRE POLONAIS.

Peu de lecteurs sans doute connaissent le nom que nous inscrivons ici comme une pieuse épitaphe sous laquelle repose un des meilleurs enfants de l'héroïque Pologne. Ce qui fait la grandeur d'un pays, — la guerre actuelle en fournit chaque jour la preuve — ce n'est pas tant l'éclatante renommée des hommes qui occupent le premier plan et dont les noms courent de bouche en bouche; c'est surtout la foule des dévouements obscurs, des bons serviteurs qui vivent et meurent pour lui, sans récompense publique, satisfaits d'avoir fait à la patrie le don généreux et anonyme de leur être tout entier. Marian Himner fut un de ceux-là. Cette notice [1] a pour but de rappeler à ses amis — trop imparfaitement —ce qu'il fut, ce qu'il promettait d'être, avec la force naissante de sa personnalité originale.

J'ai eu peu de relations avec Himner avant la guerre. Je savais qu'il suivait nos cours à l'Ecole du Louvre; il était venu me demander plusieurs renseignements pour la thèse de doctorat qu'il préparait et je lui avais procuré quelques photographies. En 1913, il passait à la Sorbonne son examen et il était reçu docteur de l'Université de Paris pour l'archéologie. Le jury, présidé par M. Maxime Collignon, fut frappé des qualités d'érudition et d'observation que révélait ce gros mémoire, accompagné de nombreuses planches, croquis et photographies, et il lui décerna une mention. Ce travail est intitulé: *Etudes sur la Civilisation prémycénienne dans le bassin de la mer Noire, d'après des fouilles personnelles*. Il serait très regrettable que la publication n'en fût pas faite quelque jour, quand les circonstances le permettront, car la science archéologique et la réputation du savant polonais y gagneront toutes

[1] „La Revue de Pologne", Paris 1916, X, pp. 129—136.

deux. L'auteur y rend un hommage reconnaissant à deux de ses concitoyens qui l'ont généreusement aidé de leur appui efficace: M. Majewski, de Varsovie, et M. Rusiecki. Il explique comment il a profité aussi des recherches antérieures de Khvojka dans le bassin du Dniestr, de Hoernes, d'Hubert Schmidt, de von Stern, en Roumanie et en Bessarabie. Mais, le premier, il a précisé la date de ces antiquités et signalé leur importance pour l'histoire des origines de la région polonaise. Il montre, par des comparaisons avec l'art industriel de tous les pays balkaniques qu'il rattache à la grande famille issue de la source orientale, que dès le second milénaire avant l'ère chrétienne, le contact existait entre les artisans de ces contrées occidentales et l'Asie; l'époque du néolithique récent marque le plein épanouissement de cette civilisation déjà florissante. C'est une synthèse remarquable, terminée par une conclusion neuve et hardie. Dans cette oeuvre de débutant on sent déjà une grande maturité d'esprit.

La guerre éclata. Je n'avais plus de nouvelles de notre élève et je le croyais reparti pour son pays, aux premières heures de la mobilisation. Vers la fin de 1914, après les grandes batailles de la Marne et de l'Yser, je le retrouvai tout à coup sous l'uniforme français. Resté à Paris et coupé de toute communication avec les siens, il avait jugé que son devoir immédiat était de combattre sur n'importe quel front et il s'était enrôlé dans la légion polonaise. La vie lui fut d'abord très dure au milieu de ces hommes aux manières rudes, sortis des milieux les plus divers. Le philosophe qu'il était se proposa un double but: s'adapter lui-même à l'existence nouvelle que les circonstances lui imposaient; élever ses compagnons, autant que possible, à la condition intellectuelle qu'il avait acquise. Plus d'une fois, dans les abris souterrains, au fond des bois, il avait entrepris de réunir ses camarades et de leur faire des conférences. Son imagination un peu exaltée et ardente allait tout de suite aux plus grands sujets: l'origine des mondes, la formation des sociétés humaines, les religions primitives et le totémisme. Ses improvisations étaient écoutées avec une religieuse attention, souvent avec quelque ébahissement. Un de ses auditeurs, presque illettré, lui avait adressé un jour ce remerciement touchant: „Je ne comprends pas très bien ce que tu nous dis, mais je comprends que c'est très bien tout de même".

Ce qui caractérisa l'existence militaire du savant devenu légionnaire, c'est qu'elle ne lui fit jamais oublier sa vie scientifique. Cette continuité de vues n'est pas banale. Combien de fois j'entends dire à des amis, à des collègues revenus du front: „Comme c'est loin, le métier d'archéologue! Je n'y pense plus jamais". Ils ne sont plus que des com-

battants et nul ne songerait à les en blâmer. Sur Himner l'empreinte de la science était restée profonde. Excellent et vaillant soldat, comme il l'a prouvé, il laissait, sans résistance et comme par une pente naturelle, son esprit se reporter vers les études d'autrefois. J'en citerai un exemple typique.

En février 1915, dans un cantonnement que bombardait l'ennemi, Himner avait remarqué une petite église romane en ruines, qui contenait encore de beaux restes de vitraux. Il n'eut pas de cesse qu'on ne lui eût donné l'autorisation, avec quelques camarades du régiment, d'aller décrocher ces fragments qu'il emballa soigneusement dans des caisses; ils attendent aujourd'hui dans un abri sûr qu'on puisse les remettre en place ou les recueillir dans un musée. A ma requête, l'Administration des Beaux-Arts voulut bien favoriser cette expédition, qui ne se fit pas sans risques, et je reçus, à cette occasion, du capitaine qui commandait la compagnie une lettre appréciant en ces termes l'archéologue légionnaire:

„Excellent sujet à tous les points de vue; je me suis occupé de lui, notamment pour l'enlèvement des vitraux d'une église proche des tranchées. Je puis vous assurer qu'il fait un très bon soldat".

Le 9 mai 1915, notre ami prenait part à une des plus sanglantes affaires de la campagne, l'offensive de Carency. Au milieu de l'ouragan de fer et de feu qui décima son régiment et le réduisit à 10 ou 12% de son effectif, Himner resta miraculeusement indemne.

„Une sorte de manteau m'a protégé à travers la mitraille", m'écrivait-il plus tard. Son capitaine, dont je viens de citer la lettre, fut tué près de lui; presque tous les officiers succombèrent. Le Général passa en revue les survivants et félicita l'héroïque troupe polonaise de la brillante conquête des „Ouvrages blancs".

Un mois plus tard, dans l'attaque du 16 juin, Himner était blessé à la mâchoire par une balle de mitrailleuse et évacué sur Argentan, puis sur Vimoutiers, dans l'Orne. Il avait versé son sang pour la France et pour la grande cause; il se disait heureux de payer sa dette.

Notons ici une faculté précieuse de notre regretté ami: celle de captiver et d'apprivoiser les gens qui l'entouraient. Il avait pourtant quelque difficulté à parler notre langue; il s'y exerçait laborieusement et s'en rendait maître péniblement. Mais sa conversation, émaillée d'incorrections, était si ardente, ses yeux bleus si pénétrants et lumineux, qu'on ne pouvait s'empêcher de suivre les capricieux méandres de sa parole. Ses chefs s'étaient pris d'affection pour lui; le personnel des hôpitaux fut à son tour conquis. Il ne resta guère que quinze jours à Argentan et voici ce que m'écrivait l'aumônier de l'hôpital des Bénédictines:

„Grâce à votre lettre, j'ai eu le plaisir de connaître un peu M. Marian Himner et aussi de lui faire connaître quelques-unes des belles antiquités architecturales de notre vieil Argentan et notre fameuse dentelle. Malheureusement — et heureusement — le séjour de M. Himner chez nous a été bien court, sa blessure s'étant très vite cicatrisée. Il a laissé à la Maison le meilleur souvenir".

Même accueil à Vimoutiers, où il trouva auprès du médecin-chef et de sa famille une hospitalité affectueuse dont le souvenir lui demeura très cher. Il savait conquérir les âmes par une sorte de pression irrésistible, une confiance ingénue qui emportait tout.

Quatre mois de convalescence et de repos permirent à Himner de reprendre le cours de ses occupations favorits. Avec ses amis de Vimoutiers il visite les églises de Caen; il lit beaucoup; il dévore la *Cité antique* de Fustel de Coulanges, et les ouvrages de Durcheim sur la Sociologie; il découvre avec ravissement une excellente pianiste qui lui joue du Chopin. Il travaille aussi. „Une revue m'a demandé que je lui prépare une étude, m'écrit-il le 21 juin. Le sujet me plaît et, aussitôt levé de mon lit, je m'y mettrai... J'ose dire que j'ai le droit de rouvrir la porte trop longtemps fermée de ma vie intellectuelle. Le choc de la bataille avec ses 300.000 obus, choc comparable à un Enfer, m'avait ébranlé un peu. Mais je n'y ai pas perdu mon sang-froid". Il reprend, en effet, avec une aisance qui prouve sa liberté d'esprit, un travail projeté sur la région du Dniestr et l'histoire de ses populations anciennes, sorte d'annexe à sa thèse d'archéologie. Cette étude a paru le 15 mars 1916 dans les *Annales de Géographie,* dirigées par MM. Vidal de La Blache, Gallois et de Margerie (t. XXV, p. 116-123). C'est une contribution à l'histoire de la Podolie russe, où l'auteur examine spécialement la distribution des eaux dans le pays, le courant du grand fleuve avec ses méandres encaissés, qui expliquent la formation et le choix des emplacements des habitats primitifs. On y retrouve les vues philosophiques qu'Himner aimait à mêler à l'histoire et qui étaient la règle directrice de son intelligence.

Il avait pourtant de nombreux soucis au coeur et la guerre ne pouvait manquer de se rappeler à lui par toutes sortes de visions troublantes. Depuis le début des hostilités, aucune nouvelle de ses proches; il se représentait avec angoisse le sort de sa famille, établie à Kielce, sur la frontière de Galicie, au centre des invasions, des allées et venues des armées combattantes. „Je songe, écrit-il, à ma malheureuse famille qui se trouve maintenant sous le joug allemand, peut-être en pleine misère. Vous dites que j'ai rendu service à la France. Non; si j'ai payé ma dette envers la France qui m'a instruit, j'ai encore à payer la dette de mon

pays qui avait et qui aura toujours pour ennemie redoutable l'Allemagne. Pas de choix pour un Polonais! Combattre le germanisme, toujours. La plus grande dette que je dois payer avec mon être entier, avec toutes mes facultés, c'est la dette d'un fils de l'Europe. Cette conscience m'a armé d'une telle force d'équilibre que dans les moments les plus durs de ma vie militaire, je ne me suis jamais laissé aller au découragement. Pour beaucoup de mes camarades cet équilibre était un mystère incompréhensible".

Le moment de retourner au front approchait, mais la légion polonaise avait subi de telles pertes qu'on en avait fondu les restes avec d'autres régiments étrangers. L'idée de se retrouver en contact avec des inconnus, de ne plus se sentir coude à coude avec ses compatriotes, causait une lourde appréhension au convalescent. Dès ce moment, il songe à passer dans l'aviation. „J'ose quelquefois supposer, dit sa lettre du 26 juin 1915, que je pourrai rendre plus de service à l'armée française comme aviateur que comme simple soldat. J'espère arriver à me rendre maître d'un appareil en quelques semaines, grâce à mes notions assez solides en mécanique. Un de mes amis a déjà passé à l'Ecole de Dijon, et mon cas est pareil. Je profiterais donc de ma permission à Paris pour faire les démarches nécessaires". Et il ajoutait ces mots si tristement prophétiques: „Vous me direz peut-être que d'*être aviateur en temps de guerre, c'est la mort certaine.* Je vous jure que j'ai l'intuition absolue que *cette guerre m'apportera la mort:* alors... ...c'est kif-kif, comme disent les tirailleurs tunisiens". Je ne relis pas sans émotion ces lignes où notre pauvre ami annonçait lui-même, avec une sorte de gaieté de vieux troupier, le sort qui l'attendait.

Pour ma part, je n'avais que trop de raisons de redouter pour lui un métier que la fréquence des accidents rend un des plus meurtriers de tous. J'essayai de faire des objections. Par une sorte de scrupule qui venait de l'originalité même de son esprit, Himner n'avait jamais voulu accepter aucun grade, même le modeste galon de caporal: il voulait rester en contact avec les hommes, avec les humbles, sans avoir à leur imposer sa volonté. Je lui disais donc que l'on prendrait difficilement dans l'aviation un simple soldat. Je dus cependant céder aux pressantes instances qu'il me fit et l'aider dans des démarches qui, grâce aux bonnes notes données par ses chefs, aboutirent enfin au mois de décembre 1915, à sa grande joie. Ce qui peut diminuer mes remords, c'est la conviction qu'Himner échappa alors à la vie du dépôt, où il se sentait très malheureux; il y connut vraiment le découragement dont il se croyait affranchi. „Je me sens comme dans une cage, écrivait-il".

Durant cette période de transition pénible, il ne trouva de répit à son malaise que dans la connaissance faite alors d'un de nos meilleurs amis, professeur à la Faculté de Lyon, qu'il pouvait aller voir et entretenir de ses projets. Causer avec des hommes intelligents, contempler des oeuvres d'art, lire de bons livres, pour Himner c'était les trois biens suprêmes. Il s'y réfugiait comme dans un port et s'élevait ainsi au-dessus des misères de sa vie. „M. L. a eu la bonté de me prêter quelques ouvrages pour pouvoir lire dans les soirées longues et ennuyeuses que je passe au camp. Depuis, j'ai réussi à faire des excursions dans les environs. Dimanche dernier j'ai visité la ville de M.... et aujourd'hui la ville endormie de P... Comme elle est belle, sur la hauteur dominant la plaine avec ses enceintes, le calme de ses rues désertes et le style sévère de ses habitations. J'ai bien utilisé mon après-midi". Comme chez beaucoup de Slaves, il y avait en lui un poète, parce que l'art était le fond même de sa vie.

Enfin, à la fin de décembre, aux environs de Noël, il reçut sa nomination d'Elève pilote pour l'aviation. Pour lui, c'est la délivrance; sa joie est vive et touchante. „Moi qui me trouvais si seul au camp, il me semble que je recommence à sentir la vie. Les cours se font dans de vastes hangars, pendant que les aéros bourdonnent dans l'air. Les gradés ici n'existent pour ainsi dire pas; c'est une amitié, une camaraderie de tous les instants. Quoique étranger, je fus très bien accueilli". Il continuait pourtant à s'isoler beaucoup; on l'appelait „le sauvage". Aux heures de repos, il lit encore, il lit toujours, un peu de tout et pêle-mêle: *Propos d'Exil* de Pierre Loti et les *Mémoires* de Saint Augustin, les *Légendes du Rhin* et *Sakountala*. Dans ses envolées au-dessus des nuages il voit et décrit des paysages fabuleux, des visions de rêve qu'il emporte avec lui et qui lui tiennent compagnie dans ses songeries. De temps en temps aussi „des vagues de tristesse viennent le visiter". Il pense à ceux qu'il a laissés, à ceux qui l'attendent et ne le reverront jamais, à la science qu'il aime et qu'il ne peut plus servir. Cependant, dit-il, il a encore „une grande chance". Dans son isolement il a trouvé une „marraine", dont les lettres sont pour lui comme un baume consolateur. Une haute intelligence de femme, avivée par un grand coeur et de profondes douleurs, était plus capable qu'aucun autre de comprendre la nature complexe et originale d'Himner, son enthousiasme juvénile, son énergie morale, combattue par sa nostalgie d'étranger perdu si loin de son pays, d'homme de science submergé par l'effroyable cataclysme de la guerre brutale. Les chagrins intimes de notre ami s'apaisaient devant la douceur féminine et devant une vertu capable de supporter de pires malheurs que les siens.

En juin 1916, Himner vit me voir au Musée du Louvre: ce fut notre dernier entretien. Il était rayonnant de santé et de contentement. Son nouveau métier le passionnait et il venait, après un brillant examen, d'obtenir son brevet de pilote. Il partait pour la station d'A..., où il comptait s'exercer sur un appareil de chasse. La griserie de la vitesse le possédait tout entier et il expliquait avec feu les avantages de son futur oiseau de guerre. Il resta peu de temps dans cette station et, le 19 juillet, il m'écrivait de l'Ecole d'aviation de P..., sa dernière lettre. J'en recopie certains passages, qui sont comme le testament de sa généreuse nature.

„Je suis à cette fameuse école de combat par où passent tous les pilotes de chasse. Il y a des journées de véritable acrobatie; on vient nous voir de la ville. Quand on vole par groupes, c'est comme une bande d'oiseaux... Tantôt les Pyrénées me regardent de haut; tantôt je les domine de mon appareil qui est tout blanc: je suis l'aigle blanc de Pologne". Suit une description de la jolie ville de L... avec son palais épiscopal, son église romane et ses chapiteaux historiés. Il se demande si ces merveilles sont connues et il offre d'en faire des photographies lui-même. „Si je pouvais rendre service, non seulement avec mon corps, mais aussi par mes connaissances acquises, à la douce France, il me semble que ma nostalgie, mes souffrances y trouveraient peut-être le calme et le repos". Je sus plus tard que dans les dernières semaines, Himner avait enfin reçu des nouvelles de ses proches, mais pour apprendre que son père était mort; morte aussi, une de ses soeurs qu'il chérissait tendrement. Et dans quelles conditions? après quelles misères? Nous redouterions de le connaître. Ce fut la suprême amertume de cette vie tout entière consacrée aux dures tâches du bien. Le destin aurait pu lui faire la grâce d'avancer son heure de quelques jours.

Voici enfin le post-scriptum de cette lettre où se lit comme le pressentiment funèbre de la catastrophe finale.

„*Jeudi 20 juillet.* — Je vous envoie ma lettre seulement aujourd'hui; je ne l'avais pas achevée à cause de la chaleur. Hier, je me sentais mal en l'air. Nous avions eu un camarade écrasé, l'autre tellement blessé qu'il a expiré à l'hôpital, un troisième blessé aussi. On les a emmenés tous, le soir, pendant que l'orage avec ses éclairs, venant des Pyrénées, nous inondait de tristes pensées. La nuit, nous avons eu des cauchemars".

Quelques jours après, Himner montait en avion avec un de ses camarades. Soudain, on vit l'appareil chanceler, descendre en brusque spirale, pendant qu'une grande flamme jaillissait à travers le fuselage. Les deux corps se broyèrent en arrivant sur le sol.

J'ai tenu à dire ici ma haute estime, mon affection pour cette belle intelligence, pour l'élévation morale de ce beau caractère. Mais il faut que notre hommage aille plus loin et plus haut encore, car ce que notre ami a le mieux exprimé dans sa vie trop brève et dans sa mort, c'est l'ardent élan de son pays pour les grandes idées de science, de justice, de courage. Il a incarné à nos yeux la Pologne, toujours accablée par

un destin contraire, toujours vivante, résolue et enthousiaste, confiante dans l'avenir que l'Europe affranchie lui doit. Nous, Français, nous sommes reconnaissants et émus des marques de sympathie qu'aujourd'hui nous viennent de toutes les parties du monde. Que dirons-nous donc de ceux qui, dès le premier jour, sans hésitation, accoururent pour nous offrir leurs forces et leur vie même? Ce fut l'honneur immortel d'Himner et de ses camarades Polonais. Mais comment ne pas mêler à ce deuil glorieux l'amer regret de les voir disparaître à l'heure où tout annonce que leur sacrifice va recevoir sa récompense? Ils ne verront pas la fortune enfin rétablie de la Patrie eimée, de celle qui pourra répéter avec Virgile, devant la beauté tragique de ces trépas prématurés *(Énéide,* XI, 42):

Miserande puer, quum laeta veniret,
Invidit Fortuna mihi ne regna videres,
Nostra neque ad sedes victor veherere paternas...